

sera une terre à blé, et les agriculteurs se disputèrent le peu de marécages qui restèrent alors, et dont aujourd'hui ils ne voudraient pas pour rien.

Pendant qu'il me parlait, nous arrivâmes au bâtiment, et nous entrâmes dans une grande cour carrée entourée de quatre grandes galeries spacieuses et parfaitement aérées, destinées au matériel et aux ouvriers. Ceux-ci étaient enrégimentés par brigades de vingt-cinq hommes sous les ordres d'un maître, qui chaque samedi présentait son rapport à M. Harrys et recevait ses ordres pour le travail de la semaine suivante. Moulis, machines, outils perfectionnés, hangars, rien ne manquait : chaque instrument portait son numéro, avait sa place marquée ; tout était simple, mais d'une admirable propreté ; je ne pus, dès le premier soir, m'empêcher de remarquer combien mon maître l'emportait sur les petits propriétaires nos voisins. Pendant que j'étais à regarder tant de choses nouvelles pour moi, le son d'une cloche se fit entendre et tous les ouvriers se réunirent dans la grande galerie, attendant l'heure du souper.

— Eh bien ! me dit M. Harrys qui venait d'entrer dans la cour, tout cela vous semble une merveille ? Allons, continua-t-il, en souriant, vous êtes un garçon intelligent ; dans deux jours vous aurez vos vingt-cinq hommes, et nous attaquerons le marais d'un autre côté ; jusque là profitez de votre temps pour voir comment fonctionne mon établissement. Jacques vous mettra au courant.

— Qu'est-ce que Jacques ? demandai-je.

— Un bon surveillant, un bon ouvrier, seulement un peu mauvaise tête, qui a la manie de parler république, et qui n'y comprend rien, c'est naturel. Je n'ai jamais rencontré en France un républicain de bon sens, tous sont dupes ou dupeurs.

— A propos, avez-vous une opinion ?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais rien, et jusqu'à présent je ne me suis jamais occupé des affaires du gouvernement.

— Continuez, continuez, mon cher, chacun son métier dans ce monde : un ouvrier doit ne penser qu'à son champ ou à son industrie. Eh ! Jacques ! par ici ! cria-t-il à un grand garçon d'une vingtaine d'années qui traversait la cour.

Jacques approcha.

— Voici un nouveau contre-maître, dit-il à Jacques, je lui donne deux jours pour se mettre au courant, et je compte sur vous pour l'instruire ; indiquez-lui sa chambre, son numéro, et faites-lui connaître les habitudes de la maison. Adieu, Pierre, du courage, de la bonne volonté et tout ira bien.

Deux jours après, je savais ce que j'avais à faire ; je fus officiellement présenté à mes hommes, et nous attaquâmes courageusement le champ qu'on nous avait donné à assainir. Les premiers travaux de défrichement sont toujours un peu rudes, et quoique je misse la main à l'œuvre comme les autres, et que je demandasse à chacun ce que qu'il pouvait faire, je trouvai dans mon escouade quelques récalcitrants qui prétendaient que je les surchargeais. Le chef des mécontents était un homme d'une trentaine d'années, vigoureux, mais paresseux, qui, fier de ses forces, affectait de rire de tout ce que je disais et me traitait en petit garçon.

— Nous ne sommes pas esclaves pour obéir à ce pauvre diable, qui voudrait nous écraser pour faire le cour à son maître, répétait-il sans cesse.

Pendant près de deux semaines, j'essayai de lutter contre la mauvaise volonté ; mais le travail ne se faisait plus avec régularité, et les ouvriers murmuraient. Le jour du rapport arriva, je demandai conseil à Jacques ; il était très-républicain en paroles, mais très-peu en pratique. Je voulais adoucir les termes de mon rapport.

— Non, non, point de faiblesse, me dit-il ; si tu ne veux pas perdre la place, il faut faire un exemple.

Je ne savais pas trop comment cela tournerait : les rapports furent remis, les ouvriers payés, et jusqu'au lendemain il ne fut question de rien. A l'heure du déjeuner, M. Harrys descendit comme de coutume pour faire l'inspection de chaque brigade, louangeant les uns, blâmant les autres, encourageant ceux qui s'étaient bien conduits ; quand il arriva à la mienne, son visage devint sévère :

— Je suis mécontent de toute cette division : le travail est peu avancé, et ce qui est fait est mal fait. Quelques individus s'imaginent être ici en république, ils se trompent. Aux Aulnaies il n'y

a qu'un maître, et ce maître c'est moi, qui paie pour qu'on travaille ma terre comme je l'entends. Aujourd'hui je me contente de renvoyer Simon, Jean, Urbain, Pascal et son frère ; ceux qui ne sont pas contents, chez moi, n'ont qu'à les suivre ; j'ai besoin de terrassiers et pas d'orateurs pour creuser mes fossés.

Et il sortit aussi calme qu'il était entré. Cette leçon produisit son effet ; et depuis je n'eus plus à me plaindre de ma division.

A. DE LA MOTHE.

Après être resté trois ans au service de M. Harrys, Pierre épousa la sœur d'un de ses compagnons de travaux, loua une ferme non loin des Aulnaies, et vécut fort heureux avec sa chère Henriette jusqu'en 1848. C'est là que nous le retrouverons dans la deuxième partie de son récit.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de leur donner cette seconde partie sans rien en retrancher.

A. JOSSE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le chemin du malheur.

L'année 1841 arriva ; jusque là je n'avais songé qu'à améliorer ma petite propriété, à mener doucement une vie exempte de soucis et d'inquiétudes auprès d'une femme justement aimée, à donner à mes deux garçons une bonne éducation et à développer dans leur cœur les principes auxquels je devais le bonheur. Le 31 janvier de cette année le ciel mit le comble à notre félicité ; il nous envoya une petite fille. — Vois : quelles étrennes. Dieu nous donne, me disait Henriette en la couvrant de baisers, qu'il est bon et que nous serions ingrats de l'abandonner ! et elle me présentait Marie pour l'embrasser à mon tour. Henry et Joseph se réjouissaient avec moi. — Je lui ferai une petite voiture, disait l'un, et moi je serai le cheval, répondait l'autre. Ils auraient déjà voulu l'emmenner jouer avec eux.

(A continuer.)

Agents de la "Gazette des Campagnes."

Révd. M. J. Harper, St. Grégoire.
 Révd. M. A. Ladrière, St. Fabien.
 Révd. M. Ls. G. Langlais, Procureur au Collège de Joliette.
 M. P. X. Lecière, S. D., Terrebonne.
 Achille Bertrand, écrivain, Isle-Verte.
 George Blais, écrivain, St. Pierre, Rivière du Sud.
 Louis Blais, écrivain, avocat, St. Thomas.
 Jules Casgrain, écrivain, N. P., l'Islet.
 Basile Charlebois, Pointe-aux-Anglais, St. Hermas.
 Ls. Cas. Desrochers, écrivain, J. P., Ste. Croix.
 M. Stanislas Dionne, St. Denis (en bas).
 Docteur Duchesnay, Ste. Scholastique (Montréal).
 Le Docteur A. A. Duhamel, Maskinongé.
 Frs. Gauvreau, écrivain, St. Hermas.
 F. X. Gingras, écrivain, marchand, St. Casimir.
 Etienne Grondin, écrivain, arpenteur, Rimouski.
 Edmond LaRue, écrivain, Notaire, St. Antoine de Tilly.
 Le Docteur Philippe Lassisserraye, St. Stanislas de Batiscan.
 Le Notaire Lemaire, St. Benoît (Montréal).
 M. Edmond Lévêque, marchand, St. Alexandre, (Kaminouraska).
 Chs. Lindsay, écrivain, N. P., Kamouraska.
 M. Basile Marquis, Ste. Famille, Isle d'Orléans.
 Noël Nadeau, écrivain, Cap St. Ignace.
 Thomas P. Pelletier, écrivain, Trois-Pistoles.
 Marcel Poirier, écrivain, N. P., L'Assomption.
 Gonzague Vincent, M. P., St. Ambroise de la Jeune Lorette.

FIRMIN E. PROULX,

Propriétaire-Gérant.